

POSSESSION

TARAM BOYLE



*À mes lecteurs, aux collectionneurs
et à tous ceux qui rendent cette aventure possible*

Chapitre 1 ~ L'Adoption

Je mentirais si je prétendais que je me suis retrouvé dans un marché aux esclaves par hasard, ou par un malheureux concours de circonstances, pendant un automne particulièrement pluvieux. La vérité, c'est que c'est lors d'une soirée BDSM au château de Verneuil que j'ai rencontré Giovanni.

Avant de nous enrôler, Vincent, le Maître de cérémonie, avait passé une bonne demi-heure à nous expliquer en quoi consistait la soumission et ce que cette vie, en tant qu'esclave sexuel, allait changer pour chacun d'entre nous.

Ce discours interminable et ses nombreuses mises en garde avaient fini par faire perdre patience à plusieurs d'entre nous. On entendit bientôt, dans les rangs, quelques soupirs et même des rires étouffés :

— Si tu ne prends pas cet engagement au sérieux, c'est que tu n'as rien compris ! s'énerva Vincent en identifiant au premier regard le fauteur de trouble. Tu remotes chercher tes vêtements et tu arrêtes de nous faire perdre notre temps !

L'un des subalternes de notre instructeur, qui demeurait debout et bras croisés, tel un videur de boîte de nuit, se fraya un chemin parmi les soumis pour empoigner le coupable par son collier de chien et l'expulser de la cérémonie, sans ménagement.

Il faut dire qu'on nous avait confisqué tous nos biens personnels avant de nous rassembler dans les caves chaudes et humides du château. Alignés nus et à genoux, avec les mains jointes sur la tête, de façon à ne rien cacher de notre anatomie, on nous avait ordonné de garder le silence, sauf si on nous posait des questions.

Éclairés par de vieilles ampoules blafardes, nous étions entourés de zones obscures et nous devinions dans des recoins, d'autres hommes qui nous observaient comme du bétail ou des marchandise.

Des effluves de vieille poussière, de moisi, de parfums boisés et musqués mêlés à des odeurs corporelles viriles, planaient dans

l'atmosphère, créant un cocktail olfactif inoubliable prompt à rendre l'expérience exceptionnelle.

Cette mise en scène m'était bien égale. Ce que j'aimais, c'était tout oublier, surtout moi-même. Ici, dans une situation où je n'étais plus rien, je pouvais enfin calmer mon esprit, m'abandonner à un destin qu'on décidait pour moi. Si tout se passait bien, j'allais bientôt consacrer ma vie entière au plaisir d'un autre. Chaque minute de mon temps bénéficierait à une tierce personne et c'est tout ce qui importerait désormais. Je voulais me décharger de toute responsabilité vis-à-vis de moi-même, ne plus choisir de vêtements le matin pour aller en cours, ne plus chercher à plaire ni me montrer sympathique ou convenable, ne plus être Edgar, mais seulement un soumis, comme il en existait des milliers sur Terre, qui se complaisaient à jouer constamment le même rôle. Lobotomisé par la testostérone, je n'étais plus qu'une enveloppe charnelle qu'on désire, sans âme ni aspiration.

En milieu de soirée, alors que je déposais ma candidature et que j'expliquais à un jury de trois dominateurs ce que je recherchais, un secrétaire avait annoté une grande étiquette pour y détailler brièvement mes désirs et mes limites. J'avais dit « *oui* » à presque tout, refusant quelques options pour rester crédible. Je n'avais du BDSM qu'une connaissance virtuelle. Sur les sites de rencontres, tout le monde se disait « domi », ou « soumis ». Mais en vérité, on utilisait souvent ces termes pour signifier qu'on promettait tout pour un peu de plaisir.

Sans me le montrer, le secrétaire avait ensuite attaché le morceau de carton à mon collier de chien, comme si cela suffisait à me définir, comme si je n'étais rien de plus qu'un morceau de viande d'origine contrôlée.

Je me souviens pourtant que, pendant qu'il effectuait cette formalité, je me sentais renaître. Moi qui ne voyais aucune issue et aucun avenir, je trouvais une porte dérobée inattendue, un tour de passe-passe, un ultime pied de nez à ma vie désastreuse. Ce carton était un billet vers une nouvelle forme de liberté, un ailleurs où tout restait à découvrir.

On nous demanda de nous ranger en une seule ligne tandis que les dominateurs venaient faire leur marché. C'est à ce moment que tout pouvait basculer pour le meilleur comme pour le pire.

Évidemment, il n'était pas question d'argent, mais seulement d'adoption, comme des chiots pour qui on trouvait de futurs propriétaires.

Si les soumis étaient tous nus et à genoux, les Maîtres déambulaient habillés à leur convenance. Il y avait une sorte de skinhead, tout en jean, avec le crâne rasé, des piercings autour des oreilles et des tatouages dans le cou.

Lorsqu'il passa devant moi, je baissai subrepticement les yeux, de peur qu'il me choisisse.

Heureusement, il déploya un large sourire en reconnaissant un homme d'une cinquantaine d'années, aussi peu chevelu que lui, portant une cage de chasteté, un Prince Albert, une échelle de Jacob et des piercings aux tétons.

Au milieu de la douzaine de dominateurs, je remarquai Ludovic, un homme d'environ vingt-cinq ans, brun aux yeux verts, avec un air embarrassé presque timide, qui me plut immédiatement. Lui aussi, il devait débiter dans le BDSM. Il possédait un visage doux, un corps fin naturellement musclé et glabre que l'on devinait sous son gilet en cuir noir sans manche.

Si chaque dominateur prenait le temps de lire l'étiquette de chaque soumis, Ludovic ne prit pas cette peine. Lorsqu'il avança devant moi, il me regarda à peine, comme si je n'étais pas suffisamment convenable pour lui et qu'il préférerait n'importe qui d'autre.

Mon ego prit une sacrée claque, surtout qu'à bien y réfléchir, à part lui, aucun Maître ne me plaisait. D'ailleurs, en voyant les dominateurs sélectionner tous mes voisins, je crus que j'allais finir par me retrouver de nouveau à la rue, sans espoir ni avenir.

Il y eut un incident lorsqu'un certain Volt pointa du doigt un type d'une trentaine d'années, très beau, musclé et avec un sexe très avantageux :

— Oh non ! Pas toi ! s'écria-t-il, stupéfié toute l'assemblée par son manque de respect.

— Théo ! le rappela à l'ordre le Maître de cérémonie. Tu te crois au restaurant ? Tu n'as pas ton mot à dire ! Tu as signé. Une mise à disposition consiste justement à lâcher totalement prise !

— Je suis désolé, se défendit l'homme en croisant les sourcils. Mais Volt a la réputation de casser les soumis. On raconte qu'il en a envoyé plusieurs à l'hôpital !

Le Maître de cérémonie haussa les sourcils.

— Si de tels faits étaient avérés, crois-tu sérieusement que Volt figurerait encore parmi nos candidats ?

Le soumis réalisa qu'il venait de commettre un impair.

— Pardonnez-moi, Maître, déclara-t-il en se prosternant à ses pieds. Je... Je me suis emporté...

— Allons, relève-toi, lui ordonna Volt en parlant lentement mais d'une voix ferme. Je suis certain que la plupart d'entre nous ici traînent une réputation des plus sulfureuses. Et regarde autour de toi ! Je ne vois que de braves gens, honnêtes et très bien éduqués !

Un rire général détendit l'atmosphère et Volt s'empressa de taper affectueusement la joue du soumis qu'il avait choisi.

— Ne crains rien, lui dit-il en le fixant dans les yeux d'un air froid, tout en continuant à frapper sa joue de plus en plus vite et de plus en plus fort. Je ne te ferai jamais rien qui soit insoutenable ! Je sais m'arrêter juste avant.

Lorsque la joue du soumis claqua de façon très sonore, Volt s'interrompt enfin.

C'est à ce moment que Giovanni, qui m'avait sans doute déjà repéré, me rejoignit, un sourire de jubilation imprimé sur ses lèvres. On aurait dit un client parti pour acheter une Dacia et à qui on proposait une Ferrari pour le même prix... Oui, je sais, j'exagère, je suis loin d'être une Ferrari. Disons plutôt que je suis une voiture de ville, une citadine, une petite voiture, mais en parfait état, car elle a peu servi.

Giovanni glissa mon étiquette au creux de sa main et la lut avec attention. C'était finalement le moment le plus humiliant de la soirée. Non seulement je ne plaisais à personne, mais en plus, le chauffeur de Dacia jouait les difficiles.

Je levai les yeux au moment où il soutint mon regard et il lut probablement mon profond agacement. Cette attitude réfractaire établit immédiatement une distribution des rôles moins contrastée que souhaitée. Je serais un soumis récalcitrant et je le laisserais croire en sa supériorité mentale.

— Je te veux ! lâcha-t-il néanmoins d'une belle voix virile et sensuelle révélant une force de caractère qui ne manqua pas de me plaire.

Il me tendit la main pour m'inviter à me relever afin de rejoindre les autres couples nouvellement formés. Je le détaillai. Giovanni portait un slip en cuir fermé par un lacet soulignant un impressionnant renflement au niveau de la queue. À part ce braquemart, tout chez lui, paraissait ordinaire. Il possédait des cheveux bruns légèrement bouclés, un visage avenant, avec des yeux gris foncé, un nez droit, une bouche sensuelle qui invitait aux baisers. Bien que son corps soit subtilement dessiné, il manquait d'exercice et on ne devinait ses muscles que lorsqu'il les contractait.

Furieux de ne pas avoir été sélectionné, l'un des soumis, âgé et très maigre (qui faisait penser à un ancien toxico), se tourna vers l'assemblée qu'il pointa d'un doigt menaçant :

— Vous n'êtes qu'une bande de lopettes juste bonnes à décrasser mes godasses ! cria-t-il, sa voix déraillant sur le « Ass » de godasses, provoquant l'hilarité générale.

Giovanni demeura très proche de moi, à me détailler comme on regarde un ticket de caisse quand on a oublié ses lunettes.

— Tu es très beau, me complimenta-t-il de sa jolie voix.

J'aurais dû lui répondre « Toi aussi », mais mon hypocrisie n'atteignait pas ce sommet. J'avais envie de lui dire « Tu es ordinaire », ou « Je ne t'avais même pas remarqué », mais c'eût été rompre ce rapport de dominant/dominé né seulement quelques minutes plus tôt.

Je demeurai donc silencieux.

— Ne sois pas si timide, reprit-il en me caressant affectueusement les cheveux, comme si je n'osais pas le complimenter à mon tour. Giovanni parlait avec la véhémence des Italiens, gesticulant et ne manquant pas de pincer délicatement mon menton, d'effleurer ma joue ou mon abdomen.

Le Maître de cérémonie désigna un esclave nu qui apportait un plateau supportant des coupes de champagne.

— Trinquons à vos nouvelles recrues ! lança-t-il en ouvrant grand les bras.

Le serveur n'en proposa qu'aux dominateurs invités à célébrer leur nouvelle acquisition, rappelant que les soumis n'étaient pas là pour festoyer.

Giovanni trinqua avec les autres et lorsqu'il en prit une gorgée, il m'embrassa avant de verser le champagne entre mes lèvres.

J'appréciai cette initiative qui arrivait à point nommé, car je commençai à crever de soif.

Plus loin, j'aperçus Volt qui montrait déjà son véritable visage. Son soumis était agenouillé, la face contre le sol et son Maître écrasait son crâne de sa chaussure, comme s'il se pâmait pour une photo avec un gibier qu'il venait de chasser.

Je remarquai également le plus jeune soumis de la soirée, même s'il était difficile de deviner son âge. Un grand Maître avec une choucroute blonde et les sourcils épilés, assez efféminé, avait remporté le gros lot.

Nous rejoignîmes enfin le bal qui se déroulait à l'étage. L'atmosphère était moins glauque, même si toutes sortes de phénomènes se déhanchaient sur la piste. La techno faisait trembler le sol comme sous l'assaut d'un marteau-piqueur. Endossant avec zèle mon nouveau rôle de soumis, je dansais nu au milieu des autres créatures, tournoyant et écartant les bras comme si j'embrassais ma condition d'homme sous contrôle.

Depuis le bar, Giovanni m'observa en souriant, les yeux brillant d'envie. Il m'offrit un coca, puis il s'absenta le temps de récupérer mes quelques affaires au vestiaire.

— Je vais te faire découvrir ton nouveau domicile, me promit-il en déployant un large sourire qui révélait à quel point il était heureux de son acquisition.

Je m'habillai rapidement et nous quittâmes le bal.

À l'extérieur, il tombait une pluie glacée.

En constatant ce qui m'attendait, je lâchai machinalement un soupir de désespoir.

C'est alors que je vis Ludovic seul, affichant un air dépité. Il fumait une cigarette électronique, adossé contre l'encadrement de la porte. Il intercepta mon regard avant de me lancer un sourire compatissant.

Dans quel pétrin étais-je en train de me fourrer ?

Giovanni décela immédiatement cet échange silencieux.

— Viens, me dit-il comme pour nous interrompre. Ta nouvelle vie est avec moi. Ici, c'est terminé.

Chapitre 2 ~ Une vie ordinaire

Mes parents étaient de purs catholiques issus d'une fin de lignée noble, très attachés aux traditions. Au fil des générations, ma famille avait perdu ses biens, ses titres et son argent. Il ne leur restait plus qu'une belle maison de maître qu'ils peinaient à entretenir dans le vieux Lyon.

J'ai vite compris qu'en tant que fils unique, j'allais également ruiner leurs illusions et l'honneur familial quand ils découvrieraient à quel point j'étais fasciné par le corps des hommes.

Dès le collège, je commençai à développer un attrait déraisonnable pour l'érotisme masculin. Mon smartphone regorgeait de textes érotiques pillés sur des sites spécialisés et, derrière une application ne s'ouvrant qu'avec mon empreinte biométrique, je pouvais déjà accéder à une centaine de photos et de vidéos des plus suggestives. Sur des sites de rencontres, je prétendais être majeur et bavardais durant des nuits entières avec des adultes que je scandalisais déjà en leur dévoilant mes plus profonds désirs. Je ne prenais pas de grands risques, sachant que je n'en rencontrais jamais aucun.

Ne contrôlant pas encore mes pulsions et n'ayant aucune idée de la manière dont il fallait gérer ma libido envahissante, je la laissais évoluer en moi telle une bête sauvage constamment en rut.

Un tee-shirt trop échancré, un short de foot en satin trop remonté, une braguette trop copieusement garnie, un fin duvet sur un avant-bras, une voix qui chuchotait près de mon oreille, tout pouvait me conduire à bander.

Plusieurs fois, je fus l'acteur principal d'incidents dont je tentai de m'extirper sans y laisser trop de plumes. Ainsi, dans les vestiaires des cours de sport, je devais faire preuve d'une imagination débordante pour masquer mes érections intempestives face à mes camarades de classe qui, sans le savoir, m'excitaient parfois au plus haut point.

Un jour, je me retrouvai nu sous les douches collectives avec d'autres garçons de ma classe. Ma verge était gonflée, mais pas suffisamment pour durcir et se redresser. Certains de mes camarades furent impressionnés par la grosseur de mon membre en croyant qu'il était totalement au repos. Je jouai alors le pur hétéro choqué que l'on s'attarde à ce point sur un détail de mon anatomie. Je leur tournai immédiatement le dos, davantage pour ne plus les voir et débander que pour me cacher de leurs inspections intrusives.

Pendant les repas de famille, on me posait les mêmes sempiternelles questions : « Alors, Edgar, toujours pas de petite copine ? », « Tu ne serais pas de la jaquette, au moins ? » me demandait ma peste de tante Maud, devant ma mère, rouge d'embarras.

Camus, mon faux jeton de cousin, connaissait la vérité et je suis certain qu'il s'était fait un devoir de répandre la rumeur partout autour de mon vénérable foyer familial.

Un été, pendant nos vacances à Perpignan, alors que tous les adultes bavardaient sur la terrasse, Camus m'avait montré son sexe dans les hautes herbes du verger de ma grand-mère. Les ados devinent facilement les failles des uns et des autres et je ne faisais pas d'entorse à cette règle immuable.

J'avais immédiatement été fasciné par la taille de sa queue que je trouvais magnifique, avec son gros gland rose pâle qu'il décalottait pour me le présenter comme le plus appétissant des bonbons. De deux ans mon aîné, Camus savait quel effet ce spectacle intime provoquait chez moi. Il l'exhibait toujours avec grande fierté, comme s'il possédait un trésor qui faisait baver d'envie tous les autres. Il avait raison.

Un soir, alors que nous dormions ensemble, il me proposa de la toucher et il m'expliqua même comment on se branlait. Il connaissait de nombreuses techniques et il me fit un long exposé sur toutes les sensations que cet organe pouvait procurer, si on était initié aux secrets de sa manipulation. À compter de ce jour, nous le fîmes tous les soirs, alors que les adultes croyaient que nous dormions profondément. Je devins un tel expert dans l'art de faire jouir mon cousin que j'en conclus que je possédais une sorte de don de Dieu.

Évidemment, je songeai que, doté d'une telle grâce divine, je devais en faire profiter d'autres. Et cela arriva bien vite.

Chapitre 3 ~ Grosse fatigue

Des trombes d'eau s'abattaient sur le pare-brise de la Nissan X-Trail, et devant moi, Giovanni voulait jouer les mâles alpha et montrer qu'il contrôlait la situation. Sur la route, on ne voyait rien à vingt mètres. Il freinait, accélérail, ralentissait, effectuait des écarts qui trahissaient son manque d'assurance. La sono qui jouait de la techno ne faisait qu'ajouter du stress à la scène et il finit par baisser le volume.

Je demeurai silencieux, sachant qu'on avait ardemment demandé aux soumis de ne parler que lorsqu'on les y invitait. Ils ne devaient jamais engager la conversation sous quelque motif que ce soit. Je me pliai volontiers à cette exigence, d'autant que je n'avais rien à lui dire.

Je me sentais groggy, comme au lendemain d'une cuite monumentale et je frissonnais de froid en me demandant qui, de la crève ou de la fatigue, allait me terrasser le premier. La climatisation indiquait vingt-trois degrés, ce qui était mauvais signe. Est-ce que le cauchemar se poursuivait, ou est-ce que je me lançais dans le plus fou de tous mes fantasmes ?

Une nouvelle vie m'attendait. Et alors que dehors, la tempête redoublait d'intensité avec des bourrasques qui faisaient trembler le véhicule, je ressentais une sérénité intérieure que rien ne semblait pouvoir ébranler. J'avais enfin trouvé un refuge, un endroit où on me désirait et où j'aurais un peu d'importance. La techno couverte par le son des pneus traversant les immenses flaques et de la pluie inondant le pare-brise me fit l'effet d'un métronome, presque d'un somnifère.

Je piquai du nez et m'assoupis pendant quelques instants.

Mon sommeil fut si lourd que je me retrouvai dans l'un de ces rêves tellement crédibles qu'on ne sait pas très bien s'ils appartiennent à la réalité ou non.

Chapitre 4 ~ La Malédiction

Je n'étais alors qu'un adolescent fluet vivant dans un village du sud de la Gaule entouré de colonies romaines. Les Romains ne montraient aucune hostilité envers nous et chacun s'accommodait de leur présence pacifique. Ma vie s'articulait autour d'activités simples, telles que la cueillette de fruits, le ramassage de champignons et la chasse de petits gibiers. Parfois, je confectionnais de modestes outils à partir de pierres que je travaillais jusqu'à obtenir des lames presque aussi tranchantes que les couteaux du forgeron. Le druide m'avait fait l'honneur d'acquérir l'un de mes ustensiles et de jalousie, le forgeron était venu balayer d'un coup de pied les créations que je présentais sur le marché :

— Ne viens point me concurrencer avec tes maudits outils qui ne sauraient rivaliser avec les miens, cria-t-il furieusement en attrapant l'une de mes lames pour tenter de la briser en deux, face à des curieux amusés par cette scène de colère spectaculaire. Si tu veux travailler, tu n'as qu'à devenir mon apprenti.

Mais le pauvre homme, voulant prouver sa force en cassant mon ouvrage en deux, ne fit que se couper la paume de la main. Le forgeron provoqua l'hilarité collective et rentra chez lui après avoir été humilié devant tout le village.

Je savais que si j'excitais la jalousie du forgeron, je risquais de graves ennuis, mais je ne mesurais pas encore l'ampleur de la situation.

Quelques jours plus tard, désireux de retrouver ma sérénité, je me rendis chez lui pour présenter mes excuses et proposer de devenir son apprenti. Comme il n'était pas dans sa boutique, je me risquai à pénétrer dans sa maison au toit de chaume. Sans crier gare, je rentrais directement chez lui.

Mais quelle ne fut pas ma surprise en constatant qu'il se tenait allongé sur sa couche avec le fils du druide, dont on disait qu'il était doté de pouvoirs maléfiques :

— Que fais-tu ici ? cria le forgeron, rouge d'embarras et de colère, en se relevant, le sexe encore en érection. Ne t'es-tu point suffisamment moqué de moi, l'autre jour, au marché ?

— Ce n'est point ce que tu crois, je le jure...

Assis sur la couche, le fils du druide me lança un regard haineux, on aurait presque dit que ses yeux verts s'illuminaient d'une lueur jaunâtre :

— Aussi prétentieux et injuste que tu sois, jamais tu ne t'appartien-dras, déclara-t-il d'un ton cérémonieux, que Dis Pater, dieu de l'au-de-là, m'en soit témoin. Tu serviras le plaisir des hommes pour l'éternité ! À toi de découvrir comment te défaire de cette malédiction !

J'étais effaré et je m'enfuis aussitôt en espérant que le mauvais sort m'épargne.

Malheureusement, le destin fut beaucoup plus vil que je ne pus l'imaginer.

Quelques jours plus tard, les garnisons de Romains envahirent notre village, tuant les récalcitrants et faisant de nous leurs esclaves.

Je fus réveillé par des cris de terreur dès l'aurore.

Un soldat se précipita vers moi, empoignant mes cheveux, le glaive à la main :

— Prépare-toi à mourir, immonde vermine de Gaulois !

Il leva son arme au plus près de mon cou, lorsqu'un homme s'interposa :

— Attends ! lui ordonna-t-il. Il est mignon et saura contenter certains de mes clients. Épargne-le et je te donnerai dix sesterces.

Par chance, le soldat accepta et ma vie fut sauvée.

Je rejoignis les protégés de Claudius, qui revendait ses esclaves principalement à Rome.

On nous fit monter dans un chariot et je regardai mon village pour la dernière fois. Je quittai un paysage de désolation, avec des maisons en feu et de nombreux corps sans vie.

Parmi eux, je reconnus le forgeron et son jeune amant, morts l'un dans les bras de l'autre, unis jusque dans la mort.

Touché par la malédiction, je perdais l'espoir qu'elle soit jamais levée.

Chapitre 5 ~ Cage dorée

Ce fut la main de Giovanni, dont les ongles s'enfonçaient dans ma cuisse à travers l'étoffe de mon jean, qui me sortit de ma torpeur.

— Tu es fatigué ? m'interrogea-t-il de sa belle voix de mâle alpha.

Je poussai un profond soupir, avec la sensation d'avoir dormi cent ans.

— Je n'ai pas fait une vraie nuit depuis près d'une semaine, lui répondis-je sans quitter la route des yeux.

— Reste éveillé ! m'ordonna-t-il d'un ton ferme. Nous avons encore trois heures de route avant d'arriver à la maison. Je veux que tu me tiennes compagnie et que tu sois vigilant. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Tu dormiras quand je l'aurai décidé.

Il me tapota ensuite la cuisse, comme on gratifie un chien pour encourager sa docilité.

Je n'avais pas le droit de prononcer un mot, juste l'obligation de garder les yeux ouverts.

Voilà où j'en étais.

Je songeai à mon rêve. Ce n'était pas vraiment un rêve, pas mon rêve. Je l'avais vécu de l'intérieur, comme l'écho d'un autre, ou un récit intime dont je venais d'être le complice ou le témoin.

Voilà maintenant que je m'imaginai au centre d'un mystère cosmique.

Après d'innombrables kilomètres rendant ce calvaire interminable, nous arrivâmes dans un dédale de bleds paumés au bout du monde, juste avant le lever du jour. Peu habitué aux nuits blanches, il me semblait que je n'étais plus que le fantôme de moi-même.

Giovanni habitait à l'extrémité d'une route de campagne traversant une forêt. La position de sa maison me fit immédiatement

penser au dénouement d'un documentaire Netflix à propos d'un psychopathe séquestrant ses victimes pour les torturer et les tuer.

Avant de descendre de sa Nissan, il me caressa la joue :

— Je suis si content que tu sois venu, Edgar. Nous allons bien nous amuser ensemble. Tu vas voir. Je vais te rendre heureux comme personne.

La pluie semblait avoir suivi notre véhicule pendant tout notre parcours, puisque nous fûmes accueillis par une nouvelle douche froide.

Giovanni désigna une serpillière posée sur le carrelage blanc dans l'angle du vestibule, avant de verrouiller les quatre serrures de la porte d'entrée :

— Tu te poses là-dessus et tu te déshabilles sans dépasser la serpillière. Tu enlèves aussi tes chaussettes. À partir de maintenant, tu ne porteras que les vêtements que je te confierai. La maison est constamment chauffée à vingt-deux degrés.

J'acquiesçai d'un mouvement du menton avant de retirer mon blouson, mes chaussures, mon polo et mon jean.

Il inspecta chacune de mes poches pour en vider le contenu, puis il jeta mes vêtements et mes quelques effets dans un sac poubelle.

— Tu n'en auras plus besoin, commenta-t-il sans me regarder. Ici, tu seras nu, nuit et jour, toujours disponible pour mon plaisir, quel qu'il soit. Tu seras soumis à mes besoins quotidiens, mais également esclave de mes désirs sexuels, cela va de soi.

Je hochai la tête, impatient de bouger de mon étroit périmètre autorisé.

On entendit quelque chose gratter à une porte qu'il ouvrit sans tarder. Un grand doberman fit irruption avant de se précipiter vers moi, les deux pattes avant sur mes épaules. Je poussai un cri de terreur.

— Marcus ! le rappela-t-il à l'ordre. Tu vois bien que tu effraies ton nouveau compagnon !

Il me demanda ensuite de déverrouiller l'écran de mon smartphone. Il modifia le mot de passe, sans me communiquer le nouveau, puis il éteignit l'appareil, avant de le glisser dans la poche de son pantalon.

Il me fit ensuite brièvement visiter le rez-de-chaussée de sa maison.

— Je veux contrôler chaque instant de ta nouvelle existence, dit-il tout en poussant les portes et en allumant brièvement les lumières des différentes pièces afin que je puisse me repérer. Tu seras pesé et je veillerai personnellement à ce que tu ne manges pas trop. J'ai horreur des soumis grassouillets. Tu feras également des exercices physiques que je modulerai en fonction de tes résultats et tu t'occuperas des tâches ménagères. Je t'offrirai du dessert à chaque fois que je serai satisfait de tes services. Mais sache que je serai intransigeant, si tu échoues et que tu me déçois. Tu ne seras heureux que si tu parviens à me combler, c'est la clé de ton épanouissement personnel en tant que soumis.

Lors de cette visite des lieux, un détail me choqua. Les fenêtres, les portes des placards, certains meubles, possédaient des serrures, des cadenas, et parfois des chaînes. Même les deux portes du frigidaire étaient verrouillées.

Que craignait-il donc ? Que des cambrioleurs lui volent ses salades ou ses yaourts ?

Je compris très vite que je n'étais pas seulement le nouveau soumis de Giovanni, j'étais également son prisonnier. Sans vêtement, sans smartphone, sans pouvoir sortir de la maison et à des kilomètres du premier village, que pouvais-je faire ?

Heureusement, il se montra délicat, patient et compréhensif avec moi.

À chacun de ses gestes, il en profitait pour me caresser le dos, les fesses, passait son bras autour de mon cou. Ces preuves mineures d'affection me rassurèrent immédiatement.

Chez lui, tout était rutilant, carré, sans fioriture, avec seulement le confort nécessaire, le tout embaumant l'odeur d'un même détergent dont il ne faisait pas l'économie et qui sentait fort le citron chimique.

Le décor manquait cruellement de fantaisie. Murs blancs sans cadres, même carrelage sur tous les sols, aucun tapis, et un mobilier simple qui aurait pu convenir à n'importe qui.

Il m'emmena ensuite dans la salle de bain, où rien ne traînait et il m'invita à pénétrer dans la cabine de sa douche italienne.

Il sélectionna une température un peu trop fraîche selon moi qui avais l'habitude des bains chauds. En touchant ma peau, le flot me fit sursauter mais je parvins à retenir un cri de surprise.

Il se déshabilla devant moi avec un sourire malicieux, comme si je devais m'attendre à être impressionné.

Sa surprise, c'était l'énorme verge qui pendait au bas de son bassin. On aurait dit une aubergine qui avait poussé trop vite en s'empiffrant de tous les nutriments de la Terre. Elle était longue, mais surtout très épaisse, légèrement courbée, avec une base disproportionnée.

Il posa les mains sur ses hanches en scrutant ma réaction de haut, s'attendant sans doute à un « oh ! » d'envie, ou un « ah ! » de stupéfaction. Mais je me contentai de lui sourire sans produire le moindre son.

— Nolan, mon ex, le surnommait « L'anaconda ».

À part cette excroissance, Giovanni possédait le corps ordinaire d'un homme d'une trentaine d'années. La peau claire et glabre, sans embonpoint ni tatouage, les muscles dessinés sans être prononcés, ni trop grand, ni trop petit. Il y avait seulement cette queue plus grosse que la moyenne qui rompait avec l'harmonie générale de son anatomie banale.

Il me rejoignit enfin. Il s'empara d'une savonnette et d'un gant de crin pour me frictionner énergiquement de la tête aux pieds, comme s'il lavait un chien crasseux, ou un enfant qui venait de se rouler dans la boue.

Il me demanda de me retourner à plusieurs reprises, frottant sans ménagement mon anus, mes testicules et mon sexe, ne laissant aucune chance au moindre germe ni aux peaux mortes, comme pour effacer de mon corps toute trace du passé.

Je pensais qu'il avait l'intention de me faire l'amour, car me manipuler le faisait assurément bander. Mais une fois qu'il m'eut rincé, il sortit de la douche pour me fournir une épaisse serviette. Suite à ce traitement spartiate, ma peau irritée était rouge écarlate, mais très douce.

Après nous être essuyés, nous nous retrouvâmes sur le canapé, lui assis et moi allongé en chien de fusil, ma tête sur sa cuisse, très proche de son sexe énorme.